

Le lundi 12 nov 2007

LE SOLEIL - COMMENTAIRE

Cardinal Ouellet, je suis un vieux prêtre de 76 ans...

Jean Robillard

Prêtre du diocèse de Montréal

(Au cardinal Marc Ouellet) — Je me sens bien petit pour vous écrire, et pourtant j'ose le faire. Le malaise que j'ai ressenti suite à votre intervention, à Québec, sur les accommodements dits raisonnables, me ferait me sentir coupable de me taire. Si je le fais publiquement, c'est que votre intervention était publique.

S. Paul a dit : «Parlez à temps et à contretemps.» Je dirais de votre intervention qu'à contretemps, c'est réussi; à temps, je n'en suis pas sûr!

J'avais perçu la commission comme une occasion, pour «le monde ordinaire», de s'exprimer sur une question qui gratouille bien des gens. Je regrette qu'elle prenne parfois l'allure d'un règlement de compte, mais ça c'est une autre chose. Ce que je regrette surtout, c'est votre intervention. Car vous n'êtes pas du monde ordinaire; moi non plus d'ailleurs, tradition oblige même si j'eus souhaité que ce fût autrement.

La tribune du haut de laquelle vous parlez en tant que cardinal de l'Église vous place forcément à un niveau qui attire davantage les médias que le simple citoyen qui, lui aussi, a quelque chose à dire et a le goût d'être entendu. L'excès de langage qu'il peut parfois

utiliser à se défouler, exprime bien l'intensité du refoulement qui fait

partie de son passé et colore encore son présent.

Inspiré de Jean-Paul II qui a questionné la France, vous questionnez le Québec : «Québec, qu'as-tu fait de ton baptême?» Il me semble que beaucoup de citoyens vous en donnent actuellement la réponse. Oserons-nous, un jour, poser courageusement l'envers de la question : «Église, qu'as-tu fait de ceux et celles que tu as baptisés?» Jean XXIII qui se disait curé du monde, a voulu, par le concile, poser cette question. Trop de réponses sont encore sur les tablettes.

Monsieur le Cardinal, je suis un «vieux prêtre» de 76 ans, retraité. À l'automne de ma vie, je vous confierai que ce que j'ai le plus appris dans les 52 ans de cheminement sacerdotal, c'est le doute. Comme dirait Jean Gabin, «c'est tout ce que je sais, mais ça, je le sais».

Oui, le doute s'enracine profondément dans ma foi; c'est même lui qui en devient le dynamisme car il me donne intensément le goût de chercher

Celui en qui je crois. Bien sûr, il m'est arrivé parfois, dans ma naïveté, d'avoir l'impression d'enseigner LA vérité, mais grâce aux chrétiens avec qui j'ai travaillé et que je qualifie d'agréables dérangeurs, j'ai consenti au doute.

Ce sont ces dérangeurs qui m'ont fait grandir et qui m'ont donné le goût d'avancer ensemble vers cette vérité que je ne connaîtrai enfin qu'au bout du chemin, le jour où, lors de mes funérailles on gonflera mes qualités tout en gardant le silence sur mes défauts et mes erreurs, comme l'a trop souvent fait l'Église, pourrais-je dire avec un peu de malice.

Le moins qu'on puisse dire, monsieur le Cardinal, la solidarité avec vos collègues les évêques ne vous étouffe pas puisque ceux-ci reconnaissent le contraire de ce que vous prônez. À moins que vous ne vous considériez à un autre niveau...!

Ce que je retiens de l'Évangile, c'est que ce n'est pas un code de doctrine à enseigner, mais un message d'amour à répandre dans le monde. Nous avons, dans le passé, réussi à transformer le service auquel Jésus nous a appelés, en «pouvoir» nous donnant l'allure de servir. Le jour où l'Église s'en confessera, elle sera mieux placée pour donner à son tour le pardon, expression de l'amour de Dieu et de sa miséricorde.

Si Jésus était convoqué à la commission, je me demande ce qu'il aurait dit. Peut-être dirait-il simplement : «Rendez à César ce

qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu.»

Sans rancune, monsieur le Cardinal. Je vous aime quand même. De tout cœur je vous souhaite d'être entouré d'agréables dérangeurs.